

Femme cuillère

Gabrielle-Ève Lane

Numéro 167, automne 2020

une fourchette en équilibre dans tout ça

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94733ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lane, G.-È. (2020). Femme cuillère. *Moebius*, (167), 105–107.

Femme cuillère

Gabrielle-Ève Lane

J'ai toujours su que mon corps résonnait
telle une bouteille de verre
remplie de fleurs
j'ai toujours trouvé
que le sable faisait scintiller mon corps
la rocaïlle infime
comme un costume
de paillette minuscule
mon corps rivière
mon corps montagne
mon corps un craquement en écho
avant de l'oublier
un jour j'ai dit à ma mère
je suis tellement grosse
que je pourrais avaler tout le mal du monde
laissant ma peau
s'effacer

et transparente
les échardes dans mes veines
ma peau écaille
ma peau de brume
ma peau tissée d'un fil de vent
j'ai hissé mes bras
haut comme l'orage
pour couper les aiguilles de mes cheveux
jusqu'à l'amertume
le lendemain
les fleurs de ma chair
en natures mortes
pot-pourri phosphorescent
reflet ébloui
miroir opaque
miroir difforme
miroir comme un chemin vers le vide
quand j'ai aperçu la mort s'étendre
dans chaque fente de mes pores
j'ai perdu mes ongles
et l'appétit
j'ai vomi toutes les marguerites séchées
sur l'unique linceul blanc
il ne restait plus que mon estomac
ma trachée diaphane
et quelques gouttes d'obscurité
mon corps perdu
la dernière nuit
j'ai tracé chaque ligne de ma silhouette
d'une fine couche de rosé

ma bouche
comme une coupe à boire
boire l'écume
boire le ciel
boire l'univers
boire tous les mots que je retiens en perle
maintenant
je brode une couronne
de mes doigts troués
dans laquelle je m'endors
sillon de lumière
bouture de lumière
femme de lumière
j'ai toujours su qu'avant de renaître
je m'immolerais
à la sortie des cavernes
allumant la braise au plexus
mes cendres en offrande
au soleil